

Peut-on critiquer la Pléiade?

Par Jean-Jacques Lefrère, publié le 16/02/2010 à 08:00



La photo du jeune Isidore Ducasse - véritable nom de Lautréamont - découverte en Bigorre

J.-J. Lefrère/Fayard

La Quinzaine littéraire a refusé de publier une critique virulente du récent volume de la Pléiade consacré à Lautréamont, signée Jean-Jacques Lefrère, pourtant collaborateur régulier de cette dernière. Critiquer la prestigieuse collection de Gallimard serait-il tabou''

Une presse d'une unanimité rare a salué, ces dernières semaines, la mise en librairie de la réédition en Pléiade des oeuvres de Lautréamont, dont l'originale, due au regretté Pierre-Olivier Walzer, remontait à l'année 1970. La lecture de l'oeuvre d'Isidore Ducasse s'est ainsi trouvée recommandée par tous les chroniqueurs, avec des arguments dont la solidité suggérait qu'ils devaient certainement adresser la recommandation à eux-mêmes. La parution du volume a même bénéficié de la solennité du Grand Amphithéâtre du Musée d'Orsay, lequel apparaît désormais comme une sorte de rampe de lancement des titres de cette collection : comme le *Rimbaud* édité en Pléiade et quelques mois après lui, le *Lautréamont* concocté par M. Steinmetz s'est trouvé nimbé d'un déluge d'éloges lors d'une présentation ouverte au grand public, lequel a su se montrer courtois et patient sous l'averse. Apparemment, les organisateurs de ces deux manifestations successives avaient dû considérer que les deux annotateurs, pour estimables qu'ils fussent, étaient dotés de personnalités trop falotes, ou insuffisamment charismatiques, pour être autorisés à palabrer seuls devant le micro, car M. Michon avait été commis pour "soutenir" l'annotateur du *Rimbaud*, tandis qu'à M. Sollers incombait la même mission auprès de M. Steinmetz, une mission remplie en la circonstance avec conscience, et même

avec zèle, au point que le malheureux éditeur du *Lautréamont* s'est vu totalement reléguer au rang de figurant auprès de l'intervenant vedette.

Venons-en au volume. Il s'agit d'une édition à la fois délestée et accrue. Délestée, puisque la précédente associait, en une invraisemblable chimère siamoise, les oeuvres d'Isidore Ducasse et celles de Germain Nouveau, qui n'ont pourtant rien à voir l'une avec l'autre, alors que la nouvelle édition ne contient que la prose de Ducasse. *Exit* donc Nouveau que, pas plus que Tristan Corbière ou Charles Cros, aux oeuvres jadis amalgamées, elles aussi, en une Pléiade aujourd'hui introuvable, l'on n'est prêt de revoir dans cette collection dont les dirigeants ont, par le passé, refusé d'inclure des auteurs comme Huysmans ou Laforgue. Mais, du coup, le livre, perdant largement plus de la moitié de ses pages, devenait d'une minceur proprement anti-commerciale. Comme il était nécessaire de lui redonner une épaisseur qui justifiait son coût, la solution a été de faire suivre l'oeuvre de Ducasse d'un ensemble d'articles et d'études parus, sur *Les Chants de Maldoror* ou sur *Poésies*, au cours de la période allant de 1868, année de publication de la première version du *Chant I*, jusqu'à nos jours. Tout, dans ce second volet, n'est pas sans intérêt, fût-ce sur le plan historique, notamment avec la reprise des écrits épars des premiers inventeurs de *Maldoror*, qu'il s'agisse du compte rendu, assez remarquable, de Christian Calmeau dans *La Jeunesse* de septembre 1868, de la note d'Auguste Poulet-Malassis dans son *Bulletin trimestriel des publications défendues en France imprimées à l'étranger* d'octobre 1869, du jugement (sévère et hâtif) de Charles Asselineau dans le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* de mai 1870, ce sont là les trois seules critiques imprimées du vivant de l'auteur des *Chants*, ou de textes sensiblement plus tardifs mais incontestablement pionniers, comme *Le Cabanon de Prométhée* de Léon Bloy dans *La Plume* en 1890 et la préface qu'un autre Léon, le Belge Genonceaux, donna la même année à sa réédition des *Chants*, sans omettre l'étude de Remy de Gourmont dans le *Mercure de France* de février 1891.

Le bon sens, autant que le bon goût, aurait sans doute imposé que cette suite de textes fondateurs s'interrompe avec les premiers écrits surréalistes sur *Les Chants de Maldoror*, disons dans les années 20, par exemple avec le numéro spécial que *Le Disque vert* consacra au *Cas Lautréamont*. Mais la masse accumulée ne devait pas paraître suffisante aux yeux de l'éditeur et de son directeur financier, car le volume a été amplifié par une succession interminable de textes d'intérêt bien inégal, dont les signataires sont quelques nobélisés, comme Jean-Marie-Gustave Le Clézio ou Albert Camus (lequel, en évoquant "les banalités laborieuses" de *Poésies* a manqué une splendide occasion de ne pas écrire une bêtise), ou des seconds couteaux tels que M. Pleyhet ou M. Jouffroy, dont les réflexions sur le sujet trouveraient plus de légitimité dans la partie anthologique de quelque *Histoire de la phraséologie à travers les âges*. En tournant les pages, et elles sont fort nombreuses, on se demande un moment ce qui a prévalu au choix d'auteurs tels que Roger Caillois, Francis Ponge, Maurice Blanchot, Julien Gracq, Aimé Césaire et autre Guy Debord, mais la raison ne tarde pas à apparaître : ce sont tous, ou presque, des auteurs édités par Gallimard. Quand ce n'est pas le cas, la justification est à chercher dans la bibliographie de l'annotateur : si la nouvelle édition reprend un vieil article d'Aimé Césaire, enfoui depuis 1943 dans la revue *Tropiques*, c'est que cette exhumation permet à M. Steinmetz de mentionner l'étude qu'il a signée sur cet article en 2003. On ne voit guère d'autre légitimité à l'inclusion de cette prose, aussi datée que non essentielle, d'un écrivain que l'on a connu bien plus inspiré.

Ce fatras de commentaires et de réflexions, intitulé *Lectures de Lautréamont*, laisse intacte l'oeuvre de Ducasse, c'est entendu, mais quelle idée risque de se faire le lecteur de ces *Chants de Maldoror* s'il les découvre dans cette édition et commet l'erreur de prendre au sérieux les gloses telqueliennes

ou situationnistes ! De plus, même si certains de ces auteurs occupent un bureau chez l'éditeur du volume, on se demande en quoi un appareil critique portant spécifiquement sur ces textes était indispensable dans un volume ayant pour titre *Lautréamont. Oeuvres complètes*, d'autant que ledit appareil est plombé de notes incongrues du genre "Parnasse : séjour des dieux". De fait, des indications comme "Nicolas Boileau (1636-1711)" ou "Guy Debord (1931-1994)" n'apparaîtront certainement pas d'une importance primordiale au lecteur de *Maldoror*. Et quand ce lecteur se verra infliger cette information sur l'auteur du *Cabanon de Prométhée* : "Léon Bloy, ami de Barbey d'Aurevilly et journaliste [sic] catholique pamphlétaire, notamment dans le *Gil Blas* [re-sic]", il songera peut-être qu'il a échappé de peu à un "Victor Hugo, ami de Leconte de Lisle et promoteur de l'Ile de Guernesey".

Passons à l'oeuvre de Ducasse elle-même, puisque la première partie de cette Pléiade lui est concédée. Curieusement, le nom de l'auteur ne figure pas sur la jaquette, où n'est mentionné que le nom de Lautréamont. En toute logique, le livre n'aurait dès lors dû contenir que *Les Chants de Maldoror*, à l'exclusion de ces *Poésies* parues sous le patronyme de l'auteur, à l'exclusion aussi de la correspondance, puisqu'on ne connaît aucune lettre signée "Lautréamont". En choisissant de ne pas mentionner le nom de Ducasse sur la couverture, l'éditeur paraît ainsi confirmer un parti pris de convention et de soumission absolue à l'usage. Il n'était bien entendu pas question d'omettre le pseudonyme "Lautréamont", mais quel petit coup d'éclat, quelle belle avancée, c'eût été que de faire figurer le nom d'Isidore Ducasse sur la jaquette...

Le meilleur de cette édition, et certainement son seul intérêt, provient de sa compilation consciencieuse des travaux antérieurs, publiés ces dernières années dans des recueils ou des périodiques plus ou moins spécialisés. M. Steinmetz, qui s'est procuré toute cette documentation, l'a mise à profit avec une ardeur et une complaisance qu'on n'aurait pas soupçonnées de la part d'un scoliaste ayant toujours affiché le plus grand mépris pour les exhumations de notes de blanchisseuse. "Chaque auteur est lié à sa vie", écrit-il dans son édition. La phrase n'est pas frappée au sceau d'une clairvoyance acérée et foudroyante, mais elle surprend sous la plume d'un commentateur qui a toujours tenu, en posant au poète seul capable de comprendre un grand poète, à ne pas être confondu avec les chercheurs de cette maudite "Association des Amis passés, présents et futurs d'Isidore Ducasse" (ou AAPPFID), qu'un de ses écrits traitait, il n'y a pas si longtemps, de.... "gang", rien de moins ! Sans doute serait-il quelque peu accablant de remettre sous les yeux de M. Steinmetz ses diatribes et ses considérations sarcastiques sur la démarche biographique et sur les biographes. Épargnons-lui cela aujourd'hui, puisqu'il est désormais l'auteur d'une édition où l'on trouve des considérations de ce registre : "L'indication de seize ans et quatre mois équivaut très exactement à l'âge qu'avait le jeune Dazet au moment où le *Chant premier* avait paru en août 1868. Dazet à ce moment-là était élève au lycée Charlemagne." Le contempteur de la biographie aurait-il connu son chemin de Damas ? Encore un peu, et M. Steinmetz s'abonnait à ces *Cahiers Lautréamont* dont il a fait le plus profitable des usages. Car il faut lui accorder le mérite de s'exposer avec courage au reproche de reprendre tranquillement les découvertes d'autrui. Après tout, il aurait eu tort de se gêner : n'est-ce pas ce que font, depuis quelque temps, la plupart des universitaires requis pour préparer ces volumes de la Pléiade, lorsqu'il leur est passé commande d'un travail sans lustre ni originalité, et sans apport personnel consistant ?

Pour mettre au goût du jour la vieille édition de 1870, notre annotateur s'est donc adonné à une intense et besogneuse phagocytose de publications plus ou moins récentes. Ce faisant, le phagocyteur s'est trouvé englué dans un dilemme qui a laissé sa marque dans la majeure partie de

son appareil critique : devait-il taire les découvertes d'autrui pour ne pas avoir à les citer, mais produire alors une édition dépassée aussitôt que parue ? Ou devait-il reprendre ces découvertes pour donner à son travail la valeur ajoutée d'une actualisation de l'édition précédente ? Dans ce dernier cas, nouveau dilemme : allait-il passer sous silence leurs auteurs ou mentionner chaque fois sa dette ?

Son choix a été d'effacer tout ce qui n'allait pas dans le sens de sa démonstration et de ne pas indiquer l'origine de la plupart des apports récents des chercheurs. Le témoignage de Paul Lespès, le seul recueilli auprès d'une personne qui avait connu Ducasse personnellement, dérangeait-il la vision que l'éditeur voulait donner de "Lautréamont" ? Le condisciple du lycée impérial de Pau n'est même pas cité, ce qui est vraiment pyramidal. Innombrables sont ainsi les omissions. On ne peut les énumérer toutes, plusieurs pages n'y suffiraient pas : du rhinocéros du *Chant VI* aux livres empruntés par Ducasse à la bibliothèque municipale de Tarbes, en passant par l'édition de Pascal que Ducasse a utilisée pour quelques "retournements" de maximes dans *Poésies*, et par la citation, dans *La Jangada* de Jules Verne, du mémoire sur la courbe que décrit un chien en courant après son maître, les auteurs de ces découvertes sont systématiquement tus, et ce n'est que justice de citer ici les noms de Jean-Pierre Lassalle, Éric Nicolas, Sylvain-Christian David, Michel Pierssens et Jean-Paul Goujon. On comprend peu à peu l'objectif de l'appareil critique : le lecteur doit penser que c'est à M. Steinmetz qu'il est redevable de cette impressionnante flopée de trouvailles.

La méthode est poussée jusqu'à l'omission de divers éléments incompatibles avec le point de vue qu'il convient de donner au lecteur de "Lautréamont", ce qui contraint le grand phagocyteur à laisser ce lecteur sur sa faim quant à deux des plus célèbres passages des *Chants*. L'un est la "rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie" : l'origine (quelques publicités en images) en a été identifiée, mais silence complet sur le sujet, le seul commentaire donné est d'une grande puissance méditative : "C'est le plus connu des *beau comme*." Rien de plus. Le second passage est la fin du dernier chant, dans laquelle un projectile humain est lancé de la colonne Vendôme sur le dôme du Panthéon. Quoique Ducasse ait pris soin de terminer son récit sur ce conseil : "Allez y voir vous-même, si vous ne voulez pas me croire", le lecteur est laissé dans l'ignorance complète que l'épisode a une réalité encore visible aujourd'hui, à travers les rangées d'immortelles apparaissant sur les deux monuments.

Certes, pour quelques détails, M. Steinmetz donne bien une référence, empruntée notamment à ces *Cahiers Lautréamont* abhorrés. Mais il recourt au procédé, déjà manifeste dans le récent *Rimbaud* de la Pléiade, qui consiste à citer ses devanciers pour un détail des plus mineurs et à passer sous silence ses sources majeures : ce faisant, le commentateur apparaît comme un immense savant et fait passer ses prédécesseurs pour des érudits de quartier. À se demander s'il n'existe pas, dans le sous-sol de la maison de la rue Sébastien-Bottin, une pièce spécialisée où quelques "éducateurs" apprennent la manière de s'y prendre aux universitaires engagés pour confectionner une Pléiade : "Tu ne citeras que des auteurs Gallimard ! Tu ne donneras jamais tes sources pour qu'on croie que ton volume est bourré d'inédits ! etc."

Mais ce que de tels éducateurs ne sauraient inculquer à l'éditeur d'une oeuvre, c'est une bonne maîtrise de son sujet, et elle semble avoir parfois fait défaut au maître d'oeuvre de la mise à jour du *Lautréamont* de la Pléiade. Car les connaisseurs de *Maldoror* repèreront aisément diverses erreurs ou bévues que la plupart des précédents éditeurs de cette oeuvre avaient su éviter. Il est par exemple affirmé que le volume des *Parfums de l'âme* "donne en quatrième de couverture le "Résultat de l'examen", daté du 20 décembre 1868". Faux : le volume ne contient pas ce "résultat", qui fut publié

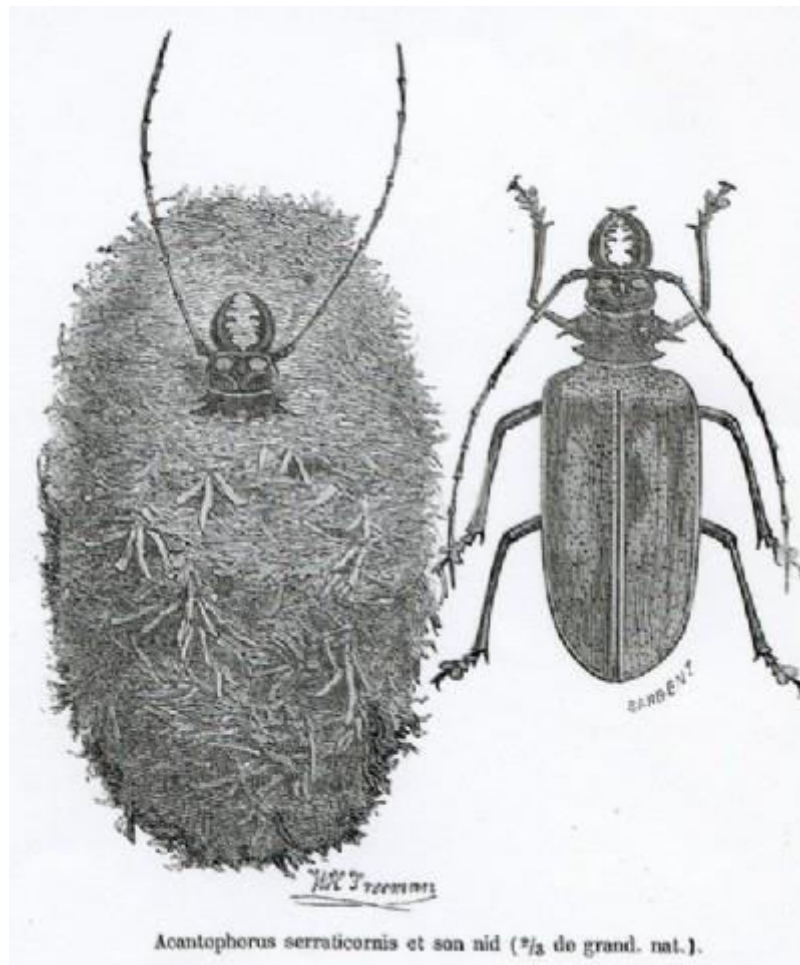
peu après dans un fascicule spécifique. Pas plus que Napoléon n'est mort à l'île d'Elbe, Isidore Ducasse n'a terminé son existence dans une chambre de l'hôtel À l'Union des Nations, comme il est soutenu à la page XVIII : l'hôtel en question était situé au 23 de la rue Notre-Dame-des-Victoires, et Ducasse est mort dans la maison du 7, rue du Faubourg-Montmartre. Jean Dazet, père du *poulpe au regard de soie*, est qualifié, à deux reprises, de "notaire", ce qu'il n'était pas le moins du monde. En évoquant, à propos de l'auteur de *Maldoror*, "le Béarn de ses ancêtres où vit encore l'oncle Marc", M. Steinmetz révèle qu'il n'a pas dû avoir d'excellentes notes en géographie au temps où il déambulait en culottes courtes, car, de même que Montevideo n'est pas en Amérique du Nord, le Béarn n'est pas la Bigorre, et, encore aujourd'hui, les habitants des Hautes-Pyrénées n'aiment guère qu'on les confonde avec ceux des Pyrénées-Atlantiques. Ducasse assistant à des corridas à Pau et à Tarbes ? Certes pas. À Biarritz ou à Bayonne, si l'on veut, mais, même si *Maldoror* rime avec *matador*, il n'y eut jamais de corrida à Tarbes ou à Pau, au XIX^e siècle comme au siècle suivant. On ne recense pas "cinq exemplaires connus de *Poésies*", mais six (l'exemplaire oublié ici est celui de la Bibliothèque de l'Arsenal), etc., etc.

C'est encore de manière erronée que M. Steinmetz soutient, à propos de ces squelettes qui, dans le *Chant IV*, "effeuillent des panoccos de l'Arkansas", que le vocable *panoccos* "n'existe pas" et qu'il "s'agit en fait des *panococos*, sortes d'ébéniers qui poussent en Guyane". Le mot *panocco* existe bel et bien, et Ducasse a pu le lire, avec même une référence à l'Arkansas, dans les *Mélanges d'histoire naturelle* que le naturaliste Désiré Roulin (1796-1874) a signés dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1839. Il y est question, non d'un ébénier, mais d'une plante mentionnée dans une description de la vallée du Mississipi par Timothée Flint : "Parmi les plantes aquatiques, il en est une qui, par la beauté de ses fleurs, surpasse toutes les autres et reste sans rivale au milieu d'elles. On la trouve dans les états du sud et dans ceux du centre ; mais c'est surtout dans la vallée de l'Arkansas qu'elle se montre dans toute sa splendeur, et qu'elle atteint ses plus grandes dimensions. Ses feuilles sont ovales, d'un vert brillant et très lisses à leur surface ; les plus grandes ont la taille d'un parasol. [...]. Cette plante est connue sous différents noms : les Indiens du haut Arkansas la nomment *Panocco*." La voilà, l'origine de ces "panoccos de l'Arkansas" que les Ducassiens ont longtemps cherchée : elle les attendait dans la plus vénérable des revues ! Et l'on sait désormais que ces panoccos sont des fleurs très belles et non de banals ébéniers.

On relève bien d'autres erreurs ou approximations dans cette réédition de la Pléiade, comme l'hypothétique rencontre entre le chancelier Ducasse et l'éditeur Lacroix, présentée ici comme un fait établi, ou comme l'énigme de la "disparition" de Ducasse pendant l'année 1863, totalement passée sous silence (une intervention des hommes du sous-sol, probablement : "N'avoue jamais que tu ignores quelque chose !"). Aucune précision n'est de même fournie sur le personnage d'Edmond Dragon de Gomiécourt, sur lequel "quelques commentateurs, attachés à l'extrême aux références biographiques", ont eu le tort, aux yeux de M. Steinmetz, de s'intéresser. Décidément, la hargne anti-biographique resurgit dès qu'on la chasse.

N'appuyons pas davantage, et tenons nous "coi, comme l'*acantophorus serraticornis*, qui ne montre que la tête en dehors de son nid", après toutefois avoir signalé, à propos de ce coléoptère longicorne qui fait une apparition dans *Les Chants de Maldoror*, la découverte de Sylvain-Christian David dont les lecteurs des *Cahiers Lautréamont* ont eu récemment la primeur : l'origine de cet "emprunt", qui avait résisté jusqu'ici à toutes les investigations, figure à la page 406 d'un ouvrage d'Arthur Mangin, *L'Air et le monde aérien*, édité chez Mame sous le Second Empire. Il s'agit d'une gravure produite par un artiste du nom de Freeman (nous la reproduisons ci-contre). Ducasse, son condisciple Lespès

l'a dit, mais ce témoignage, on l'a vu, a été mis à la trappe par M. Steinmetz, et son oeuvre le confirme amplement, avait une grande fascination pour le monde animal. Il faut reconnaître que son *acantophorus serraticornis* ne manque pas d'étrangeté.



À propos de cet *acantophorus* du *Chant IV*, M. Steinmetz nous explique qu'Isidore Ducasse a mal orthographié le mot : il aurait dû écrire "*acanthophorus*" et, d'après le même commentateur, corriger de la sorte bien des mots et expressions de sa prose, et même devancer les modifications orthographiques du siècle suivant, pour qu'on puisse le considérer aujourd'hui comme un auteur écrivant en bon français. Il n'en demeure pas moins que l'orthographe de certains mots n'est pas anodine dans *Les Chants de Maldoror* : elle est loin d'être chaque fois le fait d'une simple coquille ou d'une variante orthographique d'époque, mais ceci demanderait trop de développements.

La nouvelle Pléiade contenant des textes de grands penseurs du XX^e siècle, on ne saurait s'étonner que l'éditeur ait inclus et commenté les pastiches que le même siècle a produit sur *Les Chants de Maldoror*. M. Steinmetz ignore toutefois l'existence de certains, comme *La Vie et les opinions de Maldoror le rétrograde* de René Schmickrath, publié dans la revue belge *Haro !* en 1913, ou cet *Extrait du Chant VII du Malodor* (sic), paru dans *Le Cheval double ou la fausse anthologie* de Claude Vidal, édité en 1947. Il affiche en revanche son admiration pour la prétendue parodie qui figura en 1994 au sommaire de la revue *Digraphe* : "Le dernier en date des pastiches de Lautréamont est en même temps celui qui soulève le plus de curiosité, dans la mesure où l'on ignore le nom de son auteur." En l'occurrence, il s'agirait plutôt d'un pastiche de Reboux et Muller pastichant *Maldoror*, et cette prose affligeante et médiocre est passée inaperçue en son temps, et seul ce volume de la Pléiade est venu la tirer d'un oubli justifié. Car ce n'est pas parce qu'il est

anonyme qu'un pastiche est réussi, ou suscite forcément de la "curiosité". M. Steinmetz s'étonne que l'investigation "ne semble pas avoir tenté les chercheurs". C'est que le jeu n'en valait guère la chandelle : dans le genre, certains faussaires ont fait mieux...

Si le lecteur trouve que ce compte rendu, qui touche heureusement à sa fin, manque de bienveillance, qu'il se reporte à celui que le *Cahier Lautréamont 2009* vient de consacrer à cette nouvelle édition de Lautréamont en Pléiade. En comparaison, nous avons le sentiment d'avoir écrit un panégyrique suintant de louanges et de compliments. *Allez y voir vous-même, si vous ne voulez pas me croire !* Ce qui est certain, c'est qu'en proposant au public des éditions d'oeuvres comme celles de Rimbaud ou de Lautréamont conçues d'une manière aussi... académique, les dirigeants de la Pléiade assurent une grande responsabilité vis-à-vis de la réputation de leur collection.